

prits indépendants a voulu, ces temps derniers, donner à ce roman le témoignage dont parle votre lettre, c'est qu'ils ont reconnu dans ce livre un essai d'application d'une doctrine qui, pour quelques-uns, demeure encore flottante dans ses conclusions. Cette doctrine, issue de Taine, de Comte, de Le Play, et que l'on a justement appelé le traditionalisme par positivisme, rassemble aujourd'hui tant d'intelligences diverses qu'il est permis d'attendre beaucoup d'elle. Et me trompé-je en croyant que votre lettre s'adressait moins à l'auteur de *l'Étape* qu'à ces nouveaux venus dont la pensée vous étonne un peu en vous inquiétant, même lorsqu'elle aboutit à des conclusions identiques à celles qui vous sont le plus chères?

Parmi ces idées, communes à tous nos amis, mais que chacun, « dans notre laboratoire d'études sociales, » pour prendre l'heureuse expression de M. Maurice Barrès, interprète à sa manière, il en est une qui fait axiome chez nous, et que nous ne nous lassons pas de commenter : l'unité sociale n'est pas l'individu, mais la famille. C'est une formule de Comte, identique à celle de Bonald : « Le gouvernement ne doit considérer l'homme que dans la famille. » Entre parenthèses, vous voyez que notre définition, qui unit le traditionalisme au positivisme, n'est pas un paradoxe. Cette rencontre d'un Bonald et d'un Comte, d'un Joseph de Maistre et d'un Taine, est constante sur tous les points essentiels de la physique politique. Les con-

VI

L'ASCENSION SOCIALE ⁽¹⁾

A M. le comte d'Haussonville.

I

NÉCESSITÉ DES CLASSES

Mon cher confrère et ami,

Vous m'avez adressé, par le *Gaulois* de dimanche dernier, au sujet de *l'Étape*, une lettre éloquente et dont je vous remercie deux fois. Elle m'a été une preuve nouvelle d'une sympathie déjà ancienne et qui m'est très précieuse. Puis elle m'offre, en y répondant, l'occasion de préciser quelques idées auxquelles je ne suis pas seul à attacher de l'importance. Si tout un groupe d'es-

(1) Les deux lettres groupées sous ce titre sont une réponse à deux articles écrits par M. d'Haussonville dans le journal *le Gaulois* (juillet et août 1902) à l'occasion du roman *l'Étape* et d'un banquet offert à l'auteur par le groupe traditionaliste de *l'Action française*. Le romancier s'excuserait de ce plaidoyer *pro domo sua*, si ce n'était aussi un plaidoyer *pro domo nostra*.

ditions de santé d'une société se mesurent donc aux conditions de santé des familles. Une des causes du malaise dont souffre la France contemporaine ne réside-t-elle pas dans une méconnaissance des lois de développement de la famille? *L'Étape* n'est qu'une enquête sur une de ces lois, celle qui gouverne l'ascension sociale. Qu'il y ait des classes, en dépit de la proclamation antiphysique que la République inscrit sur les monuments, le fait n'est pas à discuter. Que ces classes ne soient pas fixes et qu'elles se pénètrent sans cesse les unes les autres, c'est un autre fait, aussi évident. Cette pénétration doit-elle être activée ou ralentie? L'ascension sociale peut-elle se passer du temps? Faut-il désirer que les règlements, ou mieux, les mœurs, ne permettent le transfert des classes qu'avec prudence et que l'ascension individuelle soit un cas de l'ascension familiale? Tel est exactement le problème posé dans *L'Étape*, et résolu par la monographie de la famille Monneron dans un sens qui a soulevé des objections très nombreuses, quelques-unes extrêmement violentes. Les vôtres sont aussi modérées qu'elles sont courtoises. Elles n'en sont que plus fortes. Elles ne m'ont cependant pas convaincu.

Laissons de côté, si vous le voulez bien, l'argument que vous indiquez, je dois le dire, sans y insister et qui consiste à prétendre que le cas des Monneron ne prouve rien, parce qu'il est imaginé à dessein, — l'expression est pourtant de vous — pour les besoins de la thèse. Un des plus pas-

sionnés défenseurs de mon livre, un jeune avocat de Poitiers que je n'ai pas l'honneur de connaître, M. de Roux, a écrit à ce sujet, dans une revue de sa ville, une page bien judicieuse : « La fiction, » a-t-il dit, je cite ses termes de mémoire, « souffre tout et ne décide rien... Mais quand le romancier donne à son œuvre un cachet dont l'exactitude prévient en faveur de la vérité du tableau, quand de précises observations sur notre état social s'y mélangent à des analyses des doctrines les plus répandues à l'heure actuelle, telles qu'elles se traduisent chez ceux qui les vivent, le roman a beau ne raconter que des aventures privées, il devient un vrai livre d'histoire... » Je n'ai pas qualité pour juger si ces conditions sont remplies pour *L'Étape*, et un écrivain a toujours mauvaise grâce à trop complaisamment expliquer son œuvre. Ne m'accorderez-vous pas pourtant que si le faux commis par Antoine Monneron et la séduction de Julie sont des accidents simplement possibles et sans nécessité stricte, les états psychologiques qui les déterminent sont les résultats les plus probables du cas d'ascension individuelle que j'ai supposé? Cet appétit brutal du luxe et de la jouissance qui tente le jeune homme trop voisin du peuple dès son premier contact avec Paris, le besoin d'émotions fines qui rend trop douloureuses à la jeune fille imprudemment développée, le désaccord entre sa sensibilité et son milieu, — mais c'est le thème commun des romans les plus célèbres du siècle, qui presque tous, ont eu pour

matière le transfert des classes, depuis *le Rouge et le Noir* de Stendhal jusqu'au *Jacques Vingtras* de Vallès, en passant par *les Illusions perdues* de Balzac et la *Madame Bovary* de Flaubert. Ces quatre écrivains si différents de doctrine et d'esthétique, d'origine et de milieu, ont rencontré, eux aussi, dans leur expérience, ce problème que j'ai rencontré dans la mienne. Ils y ont vu, ce que j'y vois, un des grands traits de la France actuelle, et ils ont conclu, comme j'ai conclu, que l'ascension uniquement individuelle était un principe de malheur personnel et de danger social. C'est toute la moralité de ces quatre romans-types.

Vous ne les méconnaissiez pas, ces chances de malheur et ce danger. Seulement vous voyez dans l'effort pour sortir de l'*ornière paternelle*, une noblesse et qui vous touche. Vous insistez sur « la légitime ambition que chacun peut concevoir de développer ses facultés et ses dons... » Mais ce développement n'est-il possible que dans ce passage d'une classe inférieure à une classe supérieure ? Ces mots d'*inférieure* et de *supérieure* sont-ils même justes, appliqués par exemple à un laboureur et à un avocat, à un ouvrier d'art et à un professeur ? Je crains bien qu'ici, mon cher ami, vous et tous ceux qui reprochent aux traditionalistes de ne pas aimer la « démocratie », vous ne cédiez à un préjugé, d'autant plus inconscient qu'il a des apparences de générosité, contre ces classes laborieuses auxquelles, pour ma part, je refuse le droit

de gouverner l'Etat, parce qu'elles y sont incompétentes. En revanche, je leur reconnais une valeur humaine, une qualité d'âme, une force de personnalité que j'admire autant que j'estime peu la stérile corruption d'une aristocratie dégénérée, et il me paraît que cette valeur humaine ne gagne rien à se déclasser, fût-ce par en haut. Vous parlez de l'ornière paternelle, mais n'y a-t-il pas aussi le sillon paternel ? J'imagine que Joseph Monneron, le fonctionnaire déraciné de *l'Étape*, fût resté au village natal, que, les facilités de l'instruction secondaire ne lui étant pas prodiguées, il eût continué la besogne de sa race et fût devenu, par sa conduite et son intelligence, un « fin laboureur ». Il avait le sens scrupuleux du devoir, il eût été, parmi les siens, une de ces autorités sociales que vante Le Play. Il était né religieux. Au lieu de tomber dans le fanatisme de l'illusion jacobine, par réaction contre son milieu premier, il eût gardé la foi de ce milieu, et son ardeur de croyance eût contribué à maintenir vivante parmi les siens la flamme des espérances consolantes. Comme il avait le goût instinctif des lettres, il eût senti la poésie du patois de son pays, de ses coutumes et de ses légendes. Et si le don de l'expression s'éveillant en lui, il eût composé quelque'une de ces chansons populaires comme l'admirable *Jean Renaud*, que les meilleurs poètes d'aujourd'hui, un Richepin, un Vicaire, se sont ingéniés à égaler, estimez-vous que ses facultés et ses dons eussent été sacrifiés ? Vous, qui avez regardé de si près les travailleurs et leurs

misères, ne considérez-vous pas que l'excellence dans le métier est, elle aussi, un épanouissement ?

C'est la raison pour laquelle j'avoue éprouver une défiance invincible à l'égard de ce que vous appelez la « charité intellectuelle » des lettrés qui vont au peuple. Qui dit charité suppose richesse d'un côté et pauvreté de l'autre. Où est la richesse de nature, où est la richesse d'esprit, entre un étudiant en lettre ou en droit qui sort du lycée, chétif apprenti en haute culture, mal frotté de livres et un bon ouvrier d'art, un menuisier, par exemple, dont le goût déjà exquis s'est formé à travailler d'après les chefs-d'œuvre d'un Riesener ou d'un Ceben ? Un électricien ou un mécanicien qui sait parfaitement son métier et ne fait qu'un avec ses outils, a-t-il un présent à recevoir d'un bachelier, en qui fermentent de vagues idées générales, résultat d'une culture étrangère à sa personne et toutes adventices et greffées ? J'aperçois nettement les troubles qui peuvent naître du rapport entre ces deux jeunes gens. Je n'aperçois guère le profit que l'homme du peuple tirera d'un contact qui ne peut que le faire participer aux incohérences d'une pensée, elle-même si faible encore, si peu réelle. C'est là proprement l'erreur démocratique. Elle consiste à ne pas comprendre la beauté du type plébéien, quand il se développe *sur place*, normalement, simplement, et dans des données plébéiennes. Jules Vallès, que vous ne récusez pas comme un témoin suspect, l'avait admirablement

discernée, cette beauté, à travers ses propres déchéances. Les pages de *l'Enfant*, qui commencent : « Je suis las des douleurs que j'ai eues, et las aussi de plaisirs qu'on me donne. *J'aime mieux ne pas recevoir d'éducation...* Oui, je veux entrer dans une usine, je veux être d'un atelier... » expriment cela avec un accent superbe d'éloquence, et, si vous voulez bien consulter dans la Revue *l'Action française* (1) quelques pages que M. Jacques Bainville y a données, à titre de document, sur les *antidémocrates d'extrême gauche*, vous y verrez les plus intelligents des socialistes caractériser cette erreur démocratique en des termes aussi durs que ceux qui vous déconcertent dans *l'Etape*. Un d'eux, M. Hubert Lagardelle, vient de faire depuis deux mois, dit M. Bainville, dans le *Mouvement socialiste*, une série d'articles où il a nettement posé le problème, à savoir qu'il s'agit aujourd'hui, pour la classe ouvrière, de choisir entre le socialisme et la démocratie. Et il cite un passage où je relève cette phrase : « L'œuvre de la production suppose une somme déterminée de compétence et rend nécessaire une forte hiérarchie. » Un autre, M. Léon Parsons, n'hésite pas à parler de « *l'aristocratie du travail...* » A quoi M. Bainville ajoute fort justement : « Nous avons voulu tranquilliser ceux de nos amis qui craignent que l'abandon du mot *démocratie* fasse tort à notre cause. Ils n'auront pas de scrupule à parler de *l'aristocratie du*

(1) Numéro du 15 juillet 1902.

travail, après que des collectivistes aussi avancés n'y ont pas mis d'hésitation... »

Il faut y insister. Ces collectivistes qui rêvent d'un avancement du travailleur sur place, du développement de l'ouvrier en tant qu'ouvrier, d'une forte hiérarchie dans les corps de métier, reviennent sans le savoir, à cette organisation du travail tant reprochée à l'ancien régime, et par conséquent, pour une part au moins, à cet ancien régime au mirage duquel vous me reprochez de me laisser hypnotiser. Et vous citez, pour me convaincre que le mode d'ascension individuelle condamnée dans *l'Étape*, ne date pas de nos jours : Colbert devenu, de fils de drapier, secrétaire d'Etat; Racine passant de la maison d'un contrôleur du grenier à sel dans l'antichambre du roi, Paris-Duverney, né dans une auberge et promu conseiller d'Etat. Sur les deux premiers de ces cas, il y aurait beaucoup à dire, notamment que la condition bourgeoise du père de Colbert et du père de Racine constituait précisément pour la famille ce degré de maturation où je crois reconnaître une des règles du sage transfert des classes. Sur ces trois exemples, comme sur celui de Pasteur et de Guizot, je pourrais vous répondre aussi que le talent, quand il est d'un certain degré, échappe aux lois générales. Un jeune sociologue d'une érudition très avertie, M. Léon de Montesquiou, à qui nous devons deux fortes brochures sur *la Raison d'Etat* et *le Salut public*, me fait tenir justement,

pendant que je vous écris, un texte de Bonald qui semble avoir été conçu pour répondre directement à votre remarque... « La nature est avare d'hommes supérieurs, et elle sème avec profusion les hommes médiocres. L'homme vraiment supérieur aux autres hommes, celui que la nature fait naître pour remplir ses vues sur la société, s'élève toujours de lui-même et malgré tous les obstacles à la place que la nature lui assigne. Car s'il avait les mêmes besoins que les autres hommes de la faveur des circonstances ou du secours de l'éducation, il ne leur serait pas supérieur... » Toute la différence entre la vieille France et la nouvelle est là. Cette vieille France, vous en avez donné vous-même une démonstration éclatante, admettait l'essor des personnes. Elle ne le provoquait pas. Elle n'allait pas, allumant dans les classes laborieuses, par l'appât d'innombrables bourses, d'innombrables concours, d'innombrables fonctions à retraites, une fièvre où vous voulez voir un élan d'Idéal. J'y vois bien plutôt, avec un autre de mes jeunes amis inconnus, M. René de Marans, qui, dans une revue de Toulouse, *l'Ame latine*, a, lui aussi, vivement défendu *l'Étape*, « une arrogance qui fait considérer le travail manuel comme inférieur... » Et M. de Marans ajoute : « Les classes populaires sont ainsi continuellement écrémées de tous les hommes bien doués qu'elles produisent. » C'est précisément par le maintien prolongé de ces énergies dans leur milieu d'origine que la vieille France assurait aux familles, lorsqu'elles

arrivaient à la bourgeoisie, puis à la noblesse, ces réserves de vigueur accumulées que nous ne connaissons plus.

Je viens d'employer le terme de vieille France et non celui d'ancien régime. Nous ne serions pas, le petit groupe auquel j'appartiens et moi-même, des élèves de M. Taine, si nous ne savions pas qu'en effet l'ancien régime et la Révolution ne font qu'un seul bloc. Nous n'ignorons pas que la responsabilité du cataclysme de 89 incombe aux dirigeants qui n'ont rien su diriger, à une noblesse qui n'a pas substitué le service civil au service militaire, à un clergé qui a manqué de vertus sacerdotales, à des princes qui n'ont pas fait leur métier de roi. Mais nous savons aussi que, malgré tant d'abus, ce monde d'autrefois portait en lui des éléments de santé qui nous manquent. « Que s'est-il donc passé dans la société, » se demandait déjà, sous la Restauration, un de nos maîtres, « qu'on ne puisse plus faire aller qu'à force de bras une machine démontée qui allait autrefois toute seule, sans bras et sans effort? » Cette question, qui pourrait servir d'épigraphe à *l'Étape*, enveloppe en elle le désir dont tout ce livre est empreint, d'un retour à ce qui subsiste encore de *vivant* de cette vieille France. C'est ce même désir qui fait l'union de notre groupe, de tempéraments si disparates. Nous ne cherchons pas à enfermer cette formule : « la vieille France » entre telle ou telle date, à la resserrer dans telle ou telle institution du passé.

Nous croyons que dans les profondeurs de la sève nationale subsistent assez d'éléments encore puissants et féconds pour qu'en les utilisant le pays puisse reprendre cette besogne de réfection que les Cahiers réclamaient et à laquelle les idéologues ont substitué une inféconde révolution. Nous croyons qu'il y a des provinces, par exemple, et qu'elles pourraient encore à présent être réchauffées et ranimées. Nous croyons qu'il y a un génie national dont l'éducation française pourrait de plus en plus être imprégnée. Nous croyons qu'il y a une religion nationale et qu'un fort renouveau de catholicisme est possible, qu'il serait bienfaisant. Nous croyons que les antiques universités locales sommeillent et se réveilleraient très vite. Nous croyons que des lois d'autrefois pourraient être reprises qui se trouvent conformes aux indications les plus indiscutables et les plus neuves de la science des mœurs. C'est ainsi que la famille pourrait être reconstituée par la liberté de tester, qui donnerait l'équivalent moderne des majorats et des substitutions. C'est ainsi que l'indépendance, si douteuse maintenant, de la magistrature pourrait être assurée par un cautionnement qui serait, joint à l'examen de capacité, une application rajeunie de l'excellent principe de l'achat des charges, gâté, comme tant d'autres excellents usages, par le malheur des temps. Nous croyons que de cette restauration, au sens latin du mot, des énergies françaises, une oligarchie recrutée et vivante sortirait tout naturellement, — puisque

vous semblez craindre que le terme d'aristocratie ne fasse équivoque. — Nous croyons que cette oligarchie, le « patriciat » d'Auguste Comte, à la fois fixée par l'hérédité et renouvelée sans cesse, comme l'oligarchie anglaise, par l'accession des supériorités et la rentrée des cadets dans le rang, serait l'organe de sagesse et de fierté nationales dont le pays a tant besoin. Nous croyons, — ici je ne parle pas pour nous tous, car l'accord ne s'est pas fait sur tous les points, — nous croyons qu'une réconciliation du pays avec la race royale consubstantielle à ses dix siècles d'histoire est une des conditions nécessaires de ce programme dont je viens d'esquisser, sans chercher à y mettre de l'ordre, quelques grandes lignes. Il tient tout entier dans cette formule que M. de Lur-Saluces a fortement commentée dans une lettre qu'il m'a fait, en même temps que vous, l'honneur de m'adresser : *la plus profonde France.*

... Vaste programme, et qui contraste presque ironiquement par son ampleur avec « ce fragment d'histoire possible », — pour parler comme Goncourt, — qu'est un roman. Excusez-moi de m'y être laissé aller, entraîné par vous qui avez pris texte de *l'Étape* pour discuter vous-même quelques très hautes questions. Mais, comme je le disais en commençant, vous avez voulu voir dans ce livre une des manifestations d'un groupé d'esprits qui se sont donné pour tâche de modifier, dans la mesure où ils le peuvent, la mentalité française.

C'est ce que M. Charles Maurras appelait dans une page hardie, travailler à l'« éducation de Monk », du réparateur militaire ou civil, que l'anarchie actuelle doit nécessairement amener au pouvoir quelque jour : — demain, dans deux ans, dans cinq, qui sait ? Aucune conspiration ne le créera, ce dictateur inévitable, comme aucune précaution de nos Jacobins ne l'empêchera de se produire. Il y a beaucoup de chances pour que ce maître à qui les événements donneront la France à refaire, ne soit ni Cromwell, ni Bonaparte, et qu'il s'appelle Monk, Pavia — ou Canovas. Nous voudrions qu'au lendemain des catastrophes qui l'auront rendu l'arbitre des destinées nationales, cet homme eût une doctrine et qu'il eût le concours d'intelligences dans la nation capables de bien accepter cette doctrine et de la comprendre. Si *l'Étape* pouvait prendre place sur un des rayons de la bibliothèque de ce Monk encore à venir, toutes mes ambitions seraient dépassées. Elles sont déjà comblées puisqu'elles m'ont valu de votre part cette belle lettre trop flatteuse, et dont vous remercie votre dévoué confrère et ami.

Juillet 1902.